

# ÉCLATS DE LUNE MENEURS SEULEMENT

# BLOODLOST LE CHAGAR ENCHAÎNÉ

N°97 - 14 DÉCEMBRE 2016

La fin d'année approche, et avec elle ses vacances, ses fêtes, et la joie des indigestions de foies gras et de bons sentiments. Que vous soyez athées ou crédules, ravis de cette pause ou terrifiés à l'idée des repas de familles, l'équipe vous souhaite de bonnes fêtes et vous propose une pensée positive : 2016 est bientôt fini. Attention ! Je ne dis pas que la cuvée 2017 sera meilleure, mais franchement, la fin de 2016, c'est déjà une raison de faire la fête non ?

Et pour finir, sur un sourire, même jaune, vous rappelez-vous de cet adorable même, que la plupart d'entre nous on relayé il y a un an de ça ? Ce qu'on étaient cons en ce temps-là ...

2016  
-----  
JOIE

Participer, commenter, questionner !

Pour discuter de cet article, passez donc nous voir sur [BadButa.fr](http://BadButa.fr), et postez un commentaire sur l'article lié à ce chagar. Pour des questions plus générales, merci d'utiliser la section FAQ.

Numéro réalisé par Rafael et François.  
Illustré par Le Grümph et Christophe Swal.  
Corrigé par Fred «Balt» Lipari.



## SCÉNARIO 01 – « LES EXCAVÉES » – BONUS #1

Voici un Chagar « complément » pour le scénario n°1 d'Éclats de lune. Il contient les nouvelles d'introduction permettant d'amorcer le scénario avec n'importe laquelle des Armes-brisées(1). Pour rappel, ces nouvelles sont destinées à relancer la campagne après que les Armes des joueurs aient été « détruites » à la fin du prologue.

Toutes les nouvelles commencent de la même manière, avec les Armes s'éveillant à cause d'une voix qui « dérange » le fluide et les tire de leur sommeil millénaire. Puis, dans chacune d'elle, une des Armes des joueurs utilise un pouvoir exotique pour attirer l'attention des mortels et retrouver la lumière du jour.

Vous n'utiliserez évidemment qu'une seule de ces nouvelles, que vous choisirez parmi celles disponibles selon la composition de votre groupe.

Le n°92 du Chagar contient toutes les infos utiles sur ce redémarrage, ainsi que sur les pouvoirs spéciaux des Armes-brisées. Gardez-le sous la main ; il répondra sûrement aux questions que vous pourriez vous poser en lisant cette petite série de textes.

### CONCERNANT LES NOUVELLES

Le début de chaque nouvelle (la colonne de gauche) est la même pour chaque texte, puisque c'est la « voix dans le fluide » qui met un terme au coma des Armes-brisées. Puis l'une d'elle, dans les sursauts du réveil, utilise inconsciemment son tout nouveau pouvoir. Elle le fait sans aucun Porteur, dans une anomalie de fluide qui ne s'expliquera que bien plus tard.

Voici des explications sur l'usage de chaque pouvoir dans les nouvelles. Je me permets de vous conseiller de ne lire cette page qu'une fois que vous aurez lu les nouvelles, histoire de ne pas vous auto-spoiler ces petites histoires.

- *Vous avez lu les nouvelles ? C'est bon ? Alors on commence...*

**La brute** se contente de déclencher explosion sur explosion dans la grotte et la vallée proche, ce qui attire l'attention des gens du village. C'est simple, un peu bourrin, mais diablement efficace.

**La curieuse** évoque son pouvoir de forme brumeuse, sans même un Porteur pour l'assumer. C'est donc une forme spectrale de fluide pur qui apparaît, et commence à fouiner dans le village, jusqu'à attirer l'attention d'un Porteur potentiel.

**La furtive** utilise son pouvoir pour semer l'oubli et la confusion dans le village. Cela aurait pu être un joli ratage, si une gamine n'avait pas été dans une vallée proche en train de surveiller ses bêtes. L'Arme réussit à lui passer des images plus claires, plus complètes, afin de l'attirer vers la grotte où sont cachées les Armes-brisées.

**L'idéaliste** utilise l'écuyer pour « aider » un jeune du village. En réalité, elle le stresse et lui promet monts et merveilles jusqu'à ce qu'il soit prêt à risquer sa vie pour s'emparer d'une Arme-Dieux

**La malsaine** relève un cadavre dans une vallée proche, et le charge de la ramener aux humains les plus proches. Le Mort-levé met déjà quelques jours à la retrouver et à l'extraire des décombres des cavernes. Puis il se met en route vers les vallées basses. Après quelques jours d'errance, il trouve enfin un village, où il accomplit son devoir en posant sa maîtresse dans les mains d'un vivant.

**La manipulatrice** instille dans les esprits des villageois des motivations brutales et irrésistibles, provoquant les fièvres décrites dans la nouvelle. Aussitôt que des gens s'approchent suffisamment, elle joue plus précisément de leurs envies et de leurs peurs, afin de les attirer vers la grotte et les Armes-brisées.

(1) Toutes les Armes ... sauf une. Je n'ai pas encore trouvé d'idée satisfaisante pour la prédatrice, et vous ne trouverez donc pas sa nouvelle dans ce Chagar. Normalement, cela ne devrait bloquer que les groupes d'une seule personne, ce qui en termes de logique comme de lexique ne doit pas être bien facile à trouver.

## LES ARMES-BRISÉES (LA BRUTE)

Le silence existe. Il n'est pas fait de vide, de ténèbres froides où l'on se perd en agitant les bras. Il est lourd, écrasant. Au fil des siècles, il devient la chose la plus pesante au monde, et on s'effondre sous son poids.

*Un grondement dans le lointain, comme un râle...*

À mesure que le temps passe, le silence roule, court sur les souvenirs, les érode comme l'eau sur la pierre. Peu à peu, on oublie les noms, les visages. Les histoires restent, mais se tordent et s'affinent. Comme les cadavres, les victimes, il n'en reste que les os, grandes lignes qui attachent des morceaux de plus en plus flous. Un jour, même ces os disparaissent, et on ne voit qu'un trou, un vide, et de vagues impressions.

*Le râle devient plainte, hurlement assourdi par la distance.*

Quelques sensations restent aussi. La douleur. La perte d'une sœur, d'un amour. Le poison brûlant de la trahison.

Et l'étonnement de vivre. Écrasé sous le poids du temps, lourd de torpeur, de peur stagnante, dans l'attente glacée de la morsure du véritable Néant. Mais rien ne vient.

*La pulsation devient une voix. Lointaine, puissante, elle résonne comme un roulement de tonnerre, dissipant peu à peu la torpeur. Le froid et le silence reculent.*

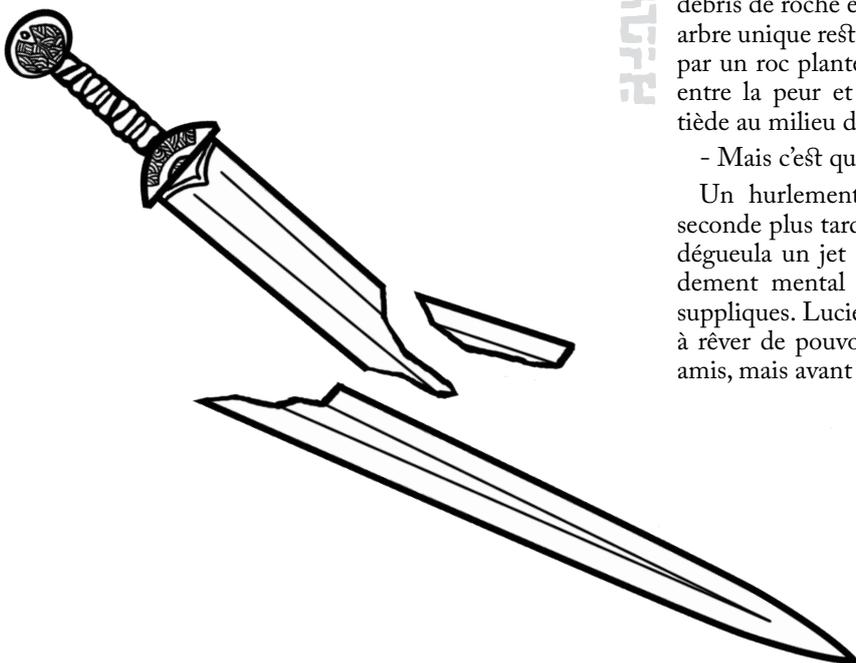
« ... revenu ! Je te sens ! »

Les sons sont plus forts à présent, plus nets. La voix est à la fois nouvelle et si familière. La torpeur s'efface presque quand elles essaient de reconnaître cette résonance.

Elles ? Oui ! La sensation soudaine d'être plusieurs, de sentir des présences, brise le froid glacial. Elles se tendent l'une vers l'autre dans les ténèbres du tombeau.

« Viens à MOI ! »

Le temps est revenu. Le silence est brisé. La torpeur se lève doucement, à mesure que la voix au loin s'apaise, et que des murmures résonnent de plus en plus près. Des esclaves. Des alliés. Des Porteurs. Le Néant peut attendre.



Le village était calme à cette période de l'année. Une fois les moissons faites et les vergers vidés, il ne restait qu'à attendre l'hiver pour pouvoir vraiment se plaindre du froid, et goûter les gnôles tout juste tirées. C'était le genre d'ennui tranquille, presque confortable, sur lequel on grogne sans trop y croire, et qu'on regrette aussitôt qu'un peu d'animation le brise.

Quand le tonnerre décida de s'inviter presque chaque nuit, sans qu'aucun orage ne noircisse le ciel, cela n'inquiéta pas grand monde. Comme dit le proverbe « Chien qui grogne sans mordre... bah y mord pas, déjà, et c'est pas mal non ? Tu préférerais qu'y morde ? ».

Quand les grondements redoublèrent et résonnèrent de jour comme de nuit, on s'inquiéta davantage. Était-ce un mauvais présage ? L'annonce d'un danger ? Les vieux se mirent à parler des temps anciens, quand le ciel restait à sa place, que les orages étaient de vrais orages, et que les jeunes étaient plus respectueux. Rien ne changea vraiment, mais entre les sommeils troublés, la lassitude des uns et les râleries des autres, l'ambiance au village devint une ragoût malsain menaçant de déborder.

Un soir, à l'auberge, les choses dégénérent et les discussions tendues finirent en bataille rangée. Par miracle, il n'y eut aucune victime, si on excepte la vaisselle, une table bancal et quelques nez aux profils rectifiés ; mais les choses ne pouvaient continuer ainsi. Le chef désigna quelques volontaires pour monter dans les hautes vallées, voir d'où venaient ces bruits étranges. Trois expéditions partirent donc, chacune vers l'un des pics les plus proches, espérant tomber sur un cul de sac et laisser aux autres les honneurs, les mystères et les dangers.

Ce fut Lucien qui trouva la grotte. À peine entrés dans la passe des Druhs, lui et son groupe furent frappés par un fracas roulant entre les falaises. De si près, ce n'était plus un simple tonnerre, mais le hurlement d'une bête de roche crachant sa rage. Les villageois répondirent par des couinements de terreur, se jetant en tout sens au sol ou dans les fourrés. Quand Lucien parvint à se relever, ignorant de son mieux son pantalon humide, il était seul. Au loin, les pas rapides de ses « compagnons » traçaient la voie vers le village. Dégoûté par leur couardise, vexé, surtout, d'avoir été abandonné là dans sa flaque, il choisit de continuer.

Au soir, il parvint devant la gueule fumante d'une grotte à moitié effondrée. Partout devant la bouche du caveau, des débris de roche étaient éparpillés dans une herbe noircie. Un arbre unique restait, dénudé et roussi, la tête basculée de biais par un roc planté là, à trois mètres de haut. Lucien, partagé entre la peur et la stupéfaction, s'effondra sur une souche tiède au milieu des gravas.

- Mais c'est quoi... cette connerie ? gémit-il.

Un hurlement de colère résonna dans sa tête, et une seconde plus tard, alors qu'il se jetait dans un fossé, la grotte dégueula un jet de flammes et de pierres brisées. Le grondement mental continuait, mêlant menaces, promesses et suppliques. Lucien compris soudain - une Arme - et se mit à rêver de pouvoir, de gloire, de vengeance sur ses mauvais amis, mais avant toute chose, d'un pantalon sec et propre.

## LES ARMES-BRISÉES (LA CURIEUSE)

Le silence existe. Il n'est pas fait de vide, de ténèbres froides où l'on se perd en agitant les bras. Il est lourd, écrasant. Au fil des siècles, il devient la chose la plus pesante au monde, et on s'effondre sous son poids.

*Un grondement dans le lointain, comme un râle...*

À mesure que le temps passe, le silence roule, court sur les souvenirs, les érode comme l'eau sur la pierre. Peu à peu, on oublie les noms, les visages. Les histoires restent, mais se tordent et s'affinent. Comme les cadavres, les victimes, il n'en reste que les os, grandes lignes qui attachent des morceaux de plus en plus flous. Un jour, même ces os disparaissent, et on ne voit qu'un trou, un vide, et de vagues impressions.

*Le râle devient plainte, hurlement assourdi par la distance.*

Quelques sensations restent aussi. La douleur. La perte d'une sœur, d'un amour. Le poison brûlant de la trahison.

Et l'étonnement de vivre. Écrasé sous le poids du temps, lourd de torpeur, de peur stagnante, dans l'attente glacée de la morsure du véritable Néant. Mais rien ne vient.

*La pulsation devient une voix. Lointaine, puissante, elle résonne comme un roulement de tonnerre, dissipant peu à peu la torpeur. Le froid et le silence reculent.*

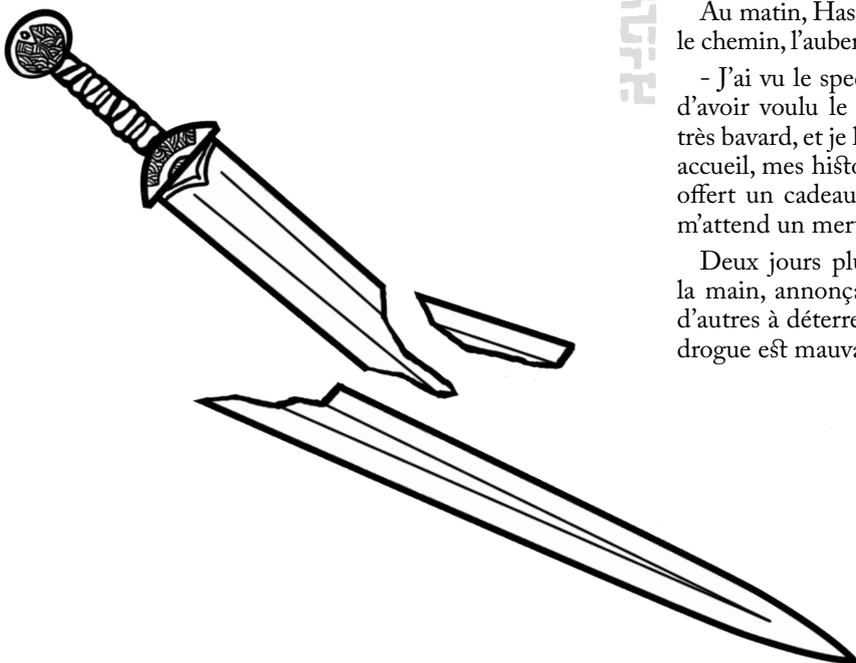
« ... revenu ! Je te sens ! »

Les sons sont plus forts à présent, plus nets. La voix est à la fois nouvelle et si familière. La torpeur s'efface presque quand elles essaient de reconnaître cette résonance.

Elles ? Oui ! La sensation soudaine d'être plusieurs, de sentir des présences, brise le froid glacial. Elles se tendent l'une vers l'autre dans les ténèbres du tombeau.

« Viens à MOI ! »

Le temps est revenu. Le silence est brisé. La torpeur se lève doucement, à mesure que la voix au loin s'apaise, et que des murmures résonnent de plus en plus près. Des esclaves. Des alliés. Des Porteurs. Le Néant peut attendre.



Le village était calme à cette période de l'année. Une fois les moissons faites et les vergers vidés, il ne restait qu'à attendre l'hiver pour pouvoir vraiment se plaindre du froid, et goûter les gnôles tout juste tirées. C'était le genre d'ennui tranquille, presque confortable, sur lequel on grogne sans trop y croire, et qu'on regrette aussitôt qu'un peu d'animation le brise.

En matière d'animation, l'apparition du spectre fut un peu plus que les villageois n'en avaient demandé.

Ce n'était pas un spectre comme dans les histoires. Il ne tuait pas les gens dans une étreinte glacée ; il ne hurlait pas sa colère dans le vent ; il était là simplement, et pour les habitants du Vaseux, c'était pire que tout. Un spectre hurleur assassin, c'est moche, mais c'est normal. Surtout, comme le dit la comptine, « Spectre se tue, percé de fer, battu au bois, brûlé de bon feu ! ». Alors que celui-ci, rien n'y faisait.

Mêto l'aubergiste le trouva chez lui, une nuit, fouillant dans les placards, jetant au sol poêles et pots. Saisissant la pelle à marron, un belle outil de fer dont Mêto s'était déjà servi sur un ou deux mauvais clients, il l'abattit sur la forme floue sans obtenir ni cri, ni sang. Le spectre se retourna, le fixa un moment, les traits vagues de son visage ondulant dans les ombres, avant de s'évanouir dans un étirement brumeux.

Au chenil, les choses furent plus agitées. Charri fut réveillé avant l'aube par ses bêtes, hurlantes et furieuses. Maudissant le méchant destin qui l'avait fait éleveur de chiens, il descendit voir ce qui agitait la meute, bien décidé à rosser l'intrus ou les bêtes, selon qui serait le plus coupable à ses yeux. Quand il entra à grand pas dans l'enclos, la chose était là, évanescence, grise et vague dans les premières lueurs de l'aube, semblable au cauchemar d'un enfant. Charri, moins courageux qu'il ne l'avait cru, s'évanouit aux pieds de l'apparition. Quand il se réveilla, le spectre avait disparu, comme les chiens d'ailleurs, trop heureux de gagner leur liberté en piétinant leur mauvais maître.

Ce fut Hashim qui conclut l'histoire. Un soir qu'il musardait chez lui, une pipe de sève-aux-songes au bec, il vit entrer un étranger, qui s'assit simplement devant lui. Hashim, d'un naturel doux et rêveur, surtout quand il était bien raide, se mit à lui parler. Il le trouva bon auditeur, attentif et présent, avare de ses mots mais expressif et intéressé. Quand on raconte l'histoire, encore aujourd'hui, les gens du village tremblent en imaginant cet abruti assis là, défoncé aux épices, causant avec un spectre sans s'inquiéter une seule seconde.

Au matin, Hashim partit dans la montagne. Le croisant sur le chemin, l'aubergiste lui demanda où il allait d'un si bon pas.

- J'ai vu le spectre la nuit dernière. Tu devrais avoir honte d'avoir voulu le frapper. C'est un bon bougre, quoique pas très bavard, et je l'ai trouvé bien sympathique ! Pour mon bon accueil, mes histoires et quelques bouffées de ma pipe, il m'a offert un cadeau. Il m'a montré le chemin d'une grotte où m'attend un merveilleux trésor.

Deux jours plus tard, ce con revenait une Arme-Dieu à la main, annonçant à qui voulait l'entendre qu'il y en avait d'autres à déterrer, si on en avait le courage. Qui a dit que la drogue est mauvaise pour la santé des imbéciles ?

## LES ARMES-BRISÉES (LA FURTIVE)

Le silence existe. Il n'est pas fait de vide, de ténèbres froides où l'on se perd en agitant les bras. Il est lourd, écrasant. Au fil des siècles, il devient la chose la plus pesante au monde, et on s'effondre sous son poids.

*Un grondement dans le lointain, comme un râle...*

À mesure que le temps passe, le silence roule, court sur les souvenirs, les érode comme l'eau sur la pierre. Peu à peu, on oublie les noms, les visages. Les histoires restent, mais se tordent et s'affinent. Comme les cadavres, les victimes, il n'en reste que les os, grandes lignes qui attachent des morceaux de plus en plus flous. Un jour, même ces os disparaissent, et on ne voit qu'un trou, un vide, et de vagues impressions.

*Le râle devient plainte, hurlement assourdi par la distance.*

Quelques sensations restent aussi. La douleur. La perte d'une sœur, d'un amour. Le poison brûlant de la trahison.

Et l'étonnement de vivre. Écrasé sous le poids du temps, lourd de torpeur, de peur stagnante, dans l'attente glacée de la morsure du véritable Néant. Mais rien ne vient.

*La pulsation devient une voix. Lointaine, puissante, elle résonne comme un roulement de tonnerre, dissipant peu à peu la torpeur. Le froid et le silence reculent.*

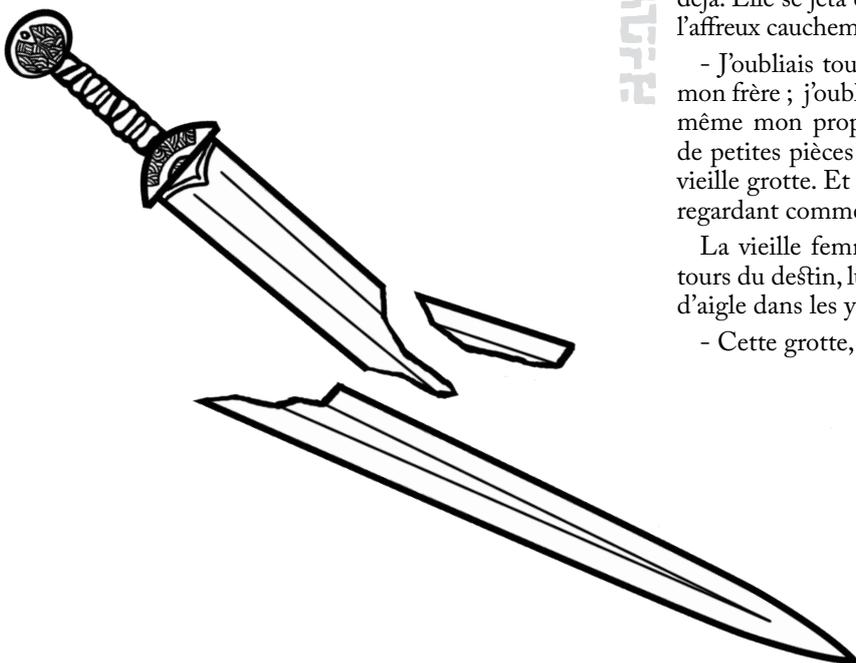
« ... revenu ! Je te sens ! »

Les sons sont plus forts à présent, plus nets. La voix est à la fois nouvelle et si familière. La torpeur s'efface presque quand elles essaient de reconnaître cette résonance.

Elles ? Oui ! La sensation soudaine d'être plusieurs, de sentir des présences, brise le froid glacial. Elles se tendent l'une vers l'autre dans les ténèbres du tombeau.

« Viens à MOI ! »

Le temps est revenu. Le silence est brisé. La torpeur se lève doucement, à mesure que la voix au loin s'apaise, et que des murmures résonnent de plus en plus près. Des esclaves. Des alliés. Des Porteurs. Le Néant peut attendre.



Le village était calme à cette période de l'année. Une fois les moissons faites et les vergers vidés, il ne restait qu'à attendre l'hiver pour pouvoir vraiment se plaindre du froid, et goûter les gnôles tout juste tirées. C'était le genre d'ennui tranquille, presque confortable, sur lequel on grogne sans trop y croire, et qu'on regrette aussitôt qu'un peu d'animation le brise.

En matière d'animation, la semaine des oublieux fut un peu plus que les villageois n'en avait demandé.

Tout commença quand les enfants du vieux Grimault vinrent pleurer chez leur tante, un matin, que leurs parents les avaient mis à la porte. La tante, sachant l'amour de son frère pour ses rejetons, commençant par les menacer du bâton ; ils avaient sûrement fait une bêtise terrible pour que leur père les jette ainsi à la rue ! Quand elle vint interroger Grimault, celui-ci s'étonna de ses questions.

- Ma soeur, que racontes-tu ? Moi, j'aurais des enfants ?

- Évidemment, gros couillon, deux grands jumeaux et une minaude. Et tu les as jetés dehors ce matin. Ils sont chez moi en ce moment, pleurant à chaude larmes !

- Tu parles des trois vauriens que j'ai trouvés dans ma cuisine ? Ils ne sont pas à moi ! Je ne les ai jamais vus de ma vie et ils s'attaquaient à mon pain quand je les ai chassés !

Ce ne fut que le premier incident. Quand l'aubergiste vint ouvrir sa cambuse, il trouva ses deux aides dormant sur leurs paillasses. La chance seule voulu qu'il n'en tua aucun, mais il éborgna proprement l'un des « voleurs » avant de retrouver ses esprits. La fille Gabiot eut moins de chance. Quand elle s'éveilla et vit les deux étrangers qui la guettaient dans la cuisine, elle fut prise de terreur. Elle saisit le pot de café bouillant et jeta son contenu sur l'homme, lui cuisant le visage. Puis elle abattit le récipient sur le front de la femme, la tuant sur le coup. Elle chercha alors ses parents pour les mettre en garde, mais ne les trouva nulle part.

Partout, l'oubli frappait. La mère oubliait son bébé, le frère sa soeur, et le maître son élève. On vit, bientôt, les maris oublier leur épouses et conter fleurette aux voisines. Pour certains, assurément, c'était la malédiction, et pour d'autre, une jolie présence d'esprit, mais cela ne contribua pas moins au désordre. Une semaine durant, on vécut avec la peur, entouré de visages douteux, ne sachant qui était qui.

Quand Manelle rentra avec son troupeau, elle pleurait déjà. Elle se jeta dans les bras de sa grand-mère, lui racontant l'affreux cauchemar qu'elle avait fait là-haut, aux pâtures.

- J'oubliais tout, mamie ! Je vous oubliais, toi, ma mère et mon frère ; j'oubliais le chemin du village, et à la fin, j'oubliais même mon propre nom ! Je voyais mes souvenirs, comme de petites pièces brillantes, jetés dans un puits au fond d'une vieille grotte. Et au dessus, une forme noire et méchante, les regardant comme un trésor.

La vieille femme, rompue aux contes, aux légendes et aux tours du destin, lui saisit alors le menton, et braqua un regard d'aigle dans les yeux mouillés de la gamine.

- Cette grotte, petite, tu saurais la retrouver ?

## LES ARMES-BRISÉES (L'IDÉALISTE)

Le silence existe. Il n'est pas fait de vide, de ténèbres froides où l'on se perd en agitant les bras. Il est lourd, écrasant. Au fil des siècles, il devient la chose la plus pesante au monde, et on s'effondre sous son poids.

*Un grondement dans le lointain, comme un râle...*

À mesure que le temps passe, le silence roule, court sur les souvenirs, les érode comme l'eau sur la pierre. Peu à peu, on oublie les noms, les visages. Les histoires restent, mais se tordent et s'affinent. Comme les cadavres, les victimes, il n'en reste que les os, grandes lignes qui attachent des morceaux de plus en plus flous. Un jour, même ces os disparaissent, et on ne voit qu'un trou, un vide, et de vagues impressions.

*Le râle devient plainte, hurlement assourdi par la distance.*

Quelques sensations restent aussi. La douleur. La perte d'une sœur, d'un amour. Le poison brûlant de la trahison.

Et l'étonnement de vivre. Écrasé sous le poids du temps, lourd de torpeur, de peur stagnante, dans l'attente glacée de la morsure du véritable Néant. Mais rien ne vient.

*La pulsation devient une voix. Lointaine, puissante, elle résonne comme un roulement de tonnerre, dissipant peu à peu la torpeur. Le froid et le silence reculent.*

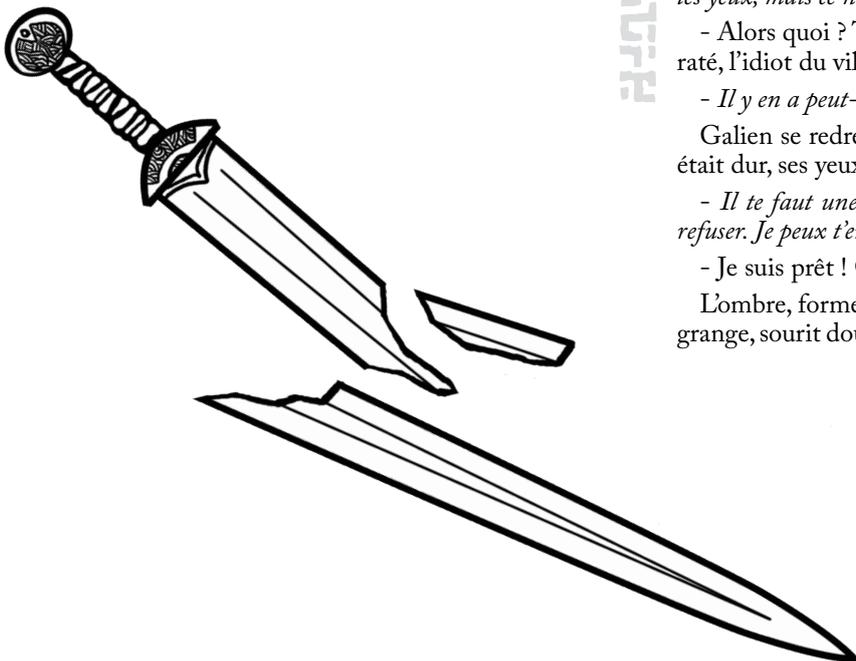
« ... revenu ! Je te sens ! »

Les sons sont plus forts à présent, plus nets. La voix est à la fois nouvelle et si familière. La torpeur s'efface presque quand elles essaient de reconnaître cette résonance.

Elles ? Oui ! La sensation soudaine d'être plusieurs, de sentir des présences, brise le froid glacial. Elles se tendent l'une vers l'autre dans les ténèbres du tombeau.

« Viens à MOI ! »

Le temps est revenu. Le silence est brisé. La torpeur se lève doucement, à mesure que la voix au loin s'apaise, et que des murmures résonnent de plus en plus près. Des esclaves. Des alliés. Des Porteurs. Le Néant peut attendre.



Le village était calme à cette période de l'année. Une fois les moissons faites et les vergers vidés, il ne restait qu'à attendre l'hiver pour pouvoir vraiment se plaindre du froid, et goûter les gnôles tout juste tirées. C'était le genre d'ennui tranquille, presque confortable, sur lequel on grogne sans trop y croire, et qu'on regrette aussitôt qu'un peu d'animation le brise.

En matière d'animation, l'histoire de Galien fut un peu plus que les villageois n'en avait demandé.

C'était un gars banal jusque là. Un gosse peureux, puis un ado stupide, et à présent un jeune gars agité de tics, aux cheveux en bataille, obsédé par des filles trop belles pour lui. La moitié des bouseux du village se reconnaissaient dans ce gamin, et il filait son chemin sans histoire.

Lorsqu'à la fête du village, il s'éclipa avec la jolie Lormia, cela fit bien tiquer quelques gars, mais ce devait être une farce de la belle ou un mauvais tour de l'alcool. Quand elle annonça leurs fiançailles le lendemain, ce fut un choc plus rude, et pire encore quand on comprit que c'était sérieux. Heureusement, le père de Lormia mit un terme à cette histoire, et malgré les pleurs de la belle, interdit au garçon de revoir sa fille. La nouvelle se répandit vite, enterrant la gloire nouvelle de Galien aussi vite quelle était née.

Le lendemain, un jaloux interpella Galien dans la rue, demandant à la cantonade s'il avait au moins eu le temps de tremper son biscuit, avant que la belle ne se lasse et n'appelle son père à l'aide. Galien, si tranquille d'ordinaire, se retourna et en trois coups précis, envoya le moqueur rouler au fossé.

L'affaire fit grand bruit, jusqu'à ce qu'au soir, les trois frères du blessé attrape Galien à la sortie du bouge et lui rende la monnaie de sa pièce avec une prime, un pourboire et quelques intérêts pour sa peine.

Furieux de ce nouvel échec, la tête et le nez de travers, Galien se réfugia dans une grange, où il gronda et pesta une heure durant. À la fin, il frappa du poing dans une large poutre, s'ouvrant la peau sur le bois dur. Glapissant de douleur, il se tourna vers l'ombre qui le guettait à quelque pas.

- Malgré tes fichus conseils, tous se retournent toujours contre moi ! Ils ne m'aiment pas, ne me respectent pas et tes belles idées, tes tours, n'y changent rien.

- *Il ne voit que le garçon qu'ils connaissent depuis toujours. Ils ne devinent pas l'homme que je vois, moi. J'espérais leur ouvrir les yeux, mais ce ne sont que des bouseux sans cervelle.*

- Alors quoi ? Tout est fichu ? Je ne veux pas rester ainsi, le raté, l'idiot du village ! Il doit bien y avoir une solution.

- *Il y en a peut-être une... si tu en as le courage.*

Galien se redressa, tendu comme un chien d'arrêt. Son air était dur, ses yeux glacés. Enfin prêt, enfin forgé.

- *Il te faut une Arme-Dieu. Avec ça, il n'oseront plus rien te refuser. Je peux t'en offrir une, mais ce ne sera pas facile...*

- Je suis prêt ! Que dois-je faire ?

L'ombre, forme imprécise découpée dans les ténèbres de la grange, sourit doucement. Il ne manquait plus qu'une pioche.

## LES ARMES-BRISÉES (LA MALSAINÉ)

Le silence existe. Il n'est pas fait de vide, de ténèbres froides où l'on se perd en agitant les bras. Il est lourd, écrasant. Au fil des siècles, il devient la chose la plus pesante au monde, et on s'effondre sous son poids.

*Un grondement dans le lointain, comme un râle...*

À mesure que le temps passe, le silence roule, court sur les souvenirs, les érode comme l'eau sur la pierre. Peu à peu, on oublie les noms, les visages. Les histoires restent, mais se tordent et s'affinent. Comme les cadavres, les victimes, il n'en reste que les os, grandes lignes qui attachent des morceaux de plus en plus flous. Un jour, même ces os disparaissent, et on ne voit qu'un trou, un vide, et de vagues impressions.

*Le râle devient plainte, hurlement assourdi par la distance.*

Quelques sensations restent aussi. La douleur. La perte d'une sœur, d'un amour. Le poison brûlant de la trahison.

Et l'étonnement de vivre. Écrasé sous le poids du temps, lourd de torpeur, de peur stagnante, dans l'attente glacée de la morsure du véritable Néant. Mais rien ne vient.

*La pulsation devient une voix. Lointaine, puissante, elle résonne comme un roulement de tonnerre, dissipant peu à peu la torpeur. Le froid et le silence reculent.*

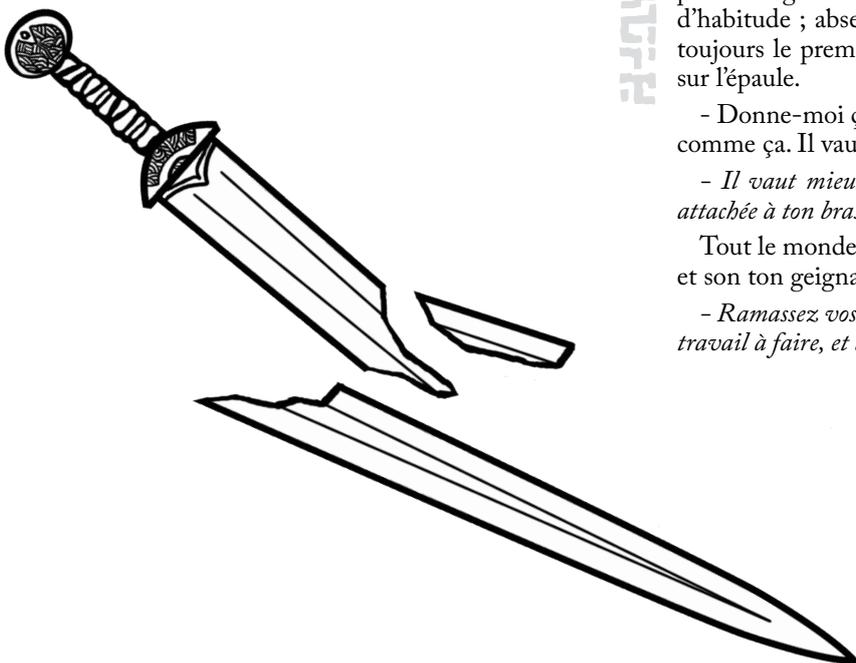
« ... revenu ! Je te sens ! »

Les sons sont plus forts à présent, plus nets. La voix est à la fois nouvelle et si familière. La torpeur s'efface presque quand elles essaient de reconnaître cette résonance.

Elles ? Oui ! La sensation soudaine d'être plusieurs, de sentir des présences, brise le froid glacial. Elles se tendent l'une vers l'autre dans les ténèbres du tombeau.

« Viens à MOI ! »

Le temps est revenu. Le silence est brisé. La torpeur se lève doucement, à mesure que la voix au loin s'apaise, et que des murmures résonnent de plus en plus près. Des esclaves. Des alliés. Des Porteurs. Le Néant peut attendre.



Le village était calme à cette période de l'année. Une fois les moissons faites et les vergers vidés, il ne restait qu'à attendre l'hiver pour pouvoir vraiment se plaindre du froid, et goûter les gnôles tout juste tirées. C'était le genre d'ennui tranquille, presque confortable, sur lequel on grogne sans trop y croire, et qu'on regrette aussitôt qu'un peu d'animation le brise.

En matière d'animation, la venue du voyageur fut un peu plus que les villageois n'en avait demandé.

Il arriva à la nuit tombée, un soir du mois des conquêtes, sans que personne ne l'ait vu venir. Il entra dans le bouge du Gros Samuel sans un bruit, et toisa la salle comme un loup toise un troupeau. Gabiot, le garçon de salle, toujours aussi futé qu'une poignée de merde, s'approcha du gars. Ce corniaud regardait à peine le voyageur, se contentant de lui tendre une main pour le débarrasser de son manteau, lui désignant une table vide de l'autre. Le gars lui attrapa le poignet, et le gamin se mit à hurler de trouille.

- Putain de merde, les gars ! Il est froid comme la mort les gars, aidez-moi ! A l'aide ! Kiaaa !

La moitié des gars en question se jetèrent sous les tables, ou filèrent vers la porte du fond. D'autres, trop courageux ou déjà saouls, se ruèrent au secours du gamin. En moins de temps qu'il n'en faut pour dire « cogne », l'étranger était saisi, recevant coup de couteaux, de chopes, et un large revers porté avec un banc du bouge, qui l'envoya rouler au sol avec un ou deux des sauveteurs pour faire bonne mesure.

Quand la salle retrouva son calme, on constata plusieurs choses. Pour commencer, le gars était mort. À vrai dire, c'était même sûrement le cas depuis un moment à voir la pâleur même de sa viande, et l'odeur qu'il dégagait une fois dépiauté du manteau. Ensuite, il n'était pas du coin, mais portait des frusques piquées à un épouvantail du verger de l'est. Au moins, on avait la conscience tranquille : on n'avait pas buté un innocent : le gars était déjà mort avant de se pointer, et c'était un vil dépouilleur d'ornements agricoles.

La plus grosse surprise, de l'avis de tous, se trouvait dans la main de Gabiot. Le gars ne lui avait pas saisi le poignet pour le cogner, mais pour lui coller une Arme entre les doigts. Une Arme bizarre, à moitié couverte de terre, mais brillante et décorée, comme par des veines d'or mêlées au métal.

Gabiot n'avait pas dit un mot depuis son hurlement de peur. Il regardait l'Arme avec un air encore plus absent que d'habitude ; absent, mais bizarrement moins con. Le Torse, toujours le premier à flairer une aubaine, lui posa une main sur l'épaule.

- Donne-moi ça, petit. Tu vas te couper avec une jolie lame comme ça. Il vaut mieux que...

- *Il vaut mieux que tu vires ta main de là, tant qu'elle est attachée à ton bras. Et tu dégages ton cul de mon chemin.*

Tout le monde connaissait la voix de Gabiot, ses babillages et son ton geignard. Ce n'était rien de tout ça.

- *Ramassez vos pelles et vos pioches les bouffes-crasses. Il y a du travail à faire, et bien trop de temps perdu.*

## LES ARMES-BRISÉES (LA MANIPULATRICE)

Le silence existe. Il n'est pas fait de vide, de ténèbres froides où l'on se perd en agitant les bras. Il est lourd, écrasant. Au fil des siècles, il devient la chose la plus pesante au monde, et on s'effondre sous son poids.

*Un grondement dans le lointain, comme un râle...*

À mesure que le temps passe, le silence roule, court sur les souvenirs, les érode comme l'eau sur la pierre. Peu à peu, on oublie les noms, les visages. Les histoires restent, mais se tordent et s'affinent. Comme les cadavres, les victimes, il n'en reste que les os, grandes lignes qui attachent des morceaux de plus en plus flous. Un jour, même ces os disparaissent, et on ne voit qu'un trou, un vide, et de vagues impressions.

*Le râle devient plainte, hurlement assourdi par la distance.*

Quelques sensations restent aussi. La douleur. La perte d'une sœur, d'un amour. Le poison brûlant de la trahison.

Et l'étonnement de vivre. Écrasé sous le poids du temps, lourd de torpeur, de peur stagnante, dans l'attente glacée de la morsure du véritable Néant. Mais rien ne vient.

*La pulsation devient une voix. Lointaine, puissante, elle résonne comme un roulement de tonnerre, dissipant peu à peu la torpeur. Le froid et le silence reculent.*

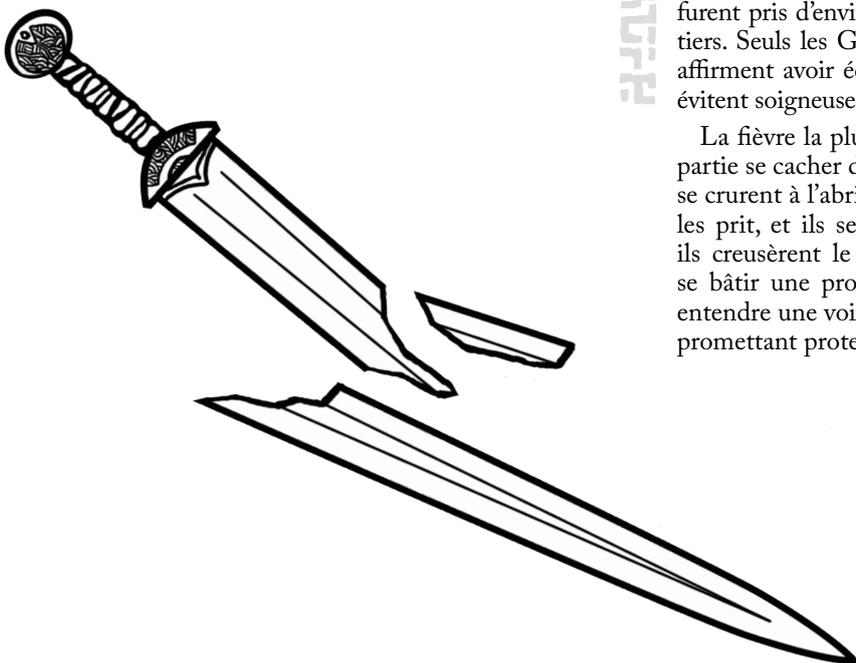
« ... revenu ! Je te sens ! »

Les sons sont plus forts à présent, plus nets. La voix est à la fois nouvelle et si familière. La torpeur s'efface presque quand elles essaient de reconnaître cette résonance.

Elles ? Oui ! La sensation soudaine d'être plusieurs, de sentir des présences, brise le froid glacial. Elles se tendent l'une vers l'autre dans les ténèbres du tombeau.

« Viens à MOI ! »

Le temps est revenu. Le silence est brisé. La torpeur se lève doucement, à mesure que la voix au loin s'apaise, et que des murmures résonnent de plus en plus près. Des esclaves. Des alliés. Des Porteurs. Le Néant peut attendre.



Le village était calme à cette période de l'année. Une fois les moissons faites et les vergers vidés, il ne restait qu'à attendre l'hiver pour pouvoir vraiment se plaindre du froid, et goûter les gnôles tout juste tirées. C'était le genre d'ennui tranquille, presque confortable, sur lequel on grogne sans trop y croire, et qu'on regrette aussitôt qu'un peu d'animation le brise.

En matière d'animation, les fièvres furent un peu plus que les villageois n'en avait demandé.

La première nuit fut celle de la fièvre des reins. Partout dans le village, les époux et les épouses se mirent à se regarder en coin, puis envoyèrent les enfants rentrer les bêtes ou chasser le dahût, avant de se jeter l'un sur l'autre. Il y eut quelques scènes gênantes, mais rien de gravissime, et on ne s'inquiéta qu'au matin, quand on comprit que le village entier avait été pris de la même frénésie.

Le lendemain, ce fut la fièvre du croc. À peine le repas commencé, chacun sentit sa faim grandir. On mangea de bon appétit, puis on réclama le rab, avant d'exiger le rab de rab. Une fois les assiettes récurées et les pots raclées, on s'attaqua aux réserves, et parfois même, aux bêtes sur pattes.

Ce fut en fait une bénédiction. Le lendemain, la langueur et les maux d'estomac mirent comme un frein à la fièvre des poings. Quand le soir tomba et que chacun sentit sa colère monter, on ne put se résoudre qu'à de vagues bagarres et à quelques sales coups en traître, tant les tripes étaient tendues et les ventres lourds. Au lieu d'un massacre, ce ne fut qu'une longue plainte, de vilaines menaces, et quelques échanges mous entre malades vomissants.

À ce stade, tout le monde craignait le soir suivant, ne sachant quelle horrible envie viendrait. La vieille Madione raconta qu'elle avait déjà vécu un mois du Bonheur particulièrement vivace, où le village s'était vautré dans le stupre, mais rien d'aussi terrible. Choquée, la population entière convint qu'il fallait une solution. Il n'était pas question de subir une autre nuit pareille, ou pire encore, d'entendre une nouvelle fois une aïeule de quatre-vingt-douze ans raconter ses souvenirs les plus émoussillants avec force détails.

Le soir venant, les gens s'égaillèrent dans les environs, préférant éviter la foule au cas où la fièvre serait dangereuse ou humiliante. Et cette fois, ce ne fut pas une fièvre mais cent, chacun pris d'une envie différente. Certains revécurent une des nuits passées, avec des résultats parfois dramatiques. D'autres furent pris d'envies bénignes, dont il nient maintenant volontiers. Seuls les Glapiers, réfugiés dans la grange aux chèvres, affirment avoir échappé aux fièvres, mais aujourd'hui encore, évitent soigneusement le regard des bêtes.

La fièvre la plus étrange fut celle d'une famille de bergers partie se cacher dans les hauteurs. Après une soirée calme, ils se crurent à l'abri des fièvres. Soudain, la peur d'être attaqués les prit, et ils se ruèrent dans une grotte proche. Terrifiés, ils creusèrent le fond, remuant les pierres effondrées pour se bâtir une protection. Tout ce temps là, il leur semblait entendre une voix étrange, plus loin dans les décombres, leur promettant protection, sécurité et récompenses...